



Colloque international
*La perception des accents du français hors de France /
The perception of regional varieties of French spoken
outside of France*

Résumés des communications

Johanne AKPOSSAN-CONFIAC

Certains /r/ donnent un air français

D'après Bernard Tranel (1987), la réalisation du /r/ d'un locuteur serait un puissant révélateur de son appartenance linguistique. En effet, quand la variante du /r/ utilisée par un locuteur est différente du /r/ standard de la langue cible, il se crée une impression « d'accent étranger ».

Aussi, nous sommes nous demandée en quoi le /r/ (d'un point de vue perceptif et acoustique) pourrait permettre de distinguer les productions de locuteurs français de zones géographiques différentes (Français de la France hexagonale et Français de la Guadeloupe) et de zones lectales différentes (Français de la Guadeloupe de zone acrolectale, mésolectale et basilectale).

Il faut rappeler qu'en Guadeloupe, le français et le créole coexistent dans un contexte diglossique. Mais, il n'est pas précisément question de « diglossie » comme l'entendait Ferguson (1959) puisqu'il n'y a plus de stricte séparation entre ces deux langues. En effet, le contact de ces deux codes engendre des interférences au point que certains énoncés ne peuvent être identifiés de manière catégorique en tant que français ou en tant que créole.

D'où l'idée de représenter un tel schéma linguistique sous la forme d'un continuum (Chaudenson, 1979 ; Mufwene, 2001) voire d'un double continuum (Hazael-Massieux, 1996). Il y a ainsi un continuum français et un continuum créole comportant chacun plusieurs lectes (allant de l'acrolecte [langue soutenu] au basilecte [langue populaire] en passant par le mésolecte [lieu des interférences]).

Nous avons fait écouter à 10 auditeurs, 600 logatomes (avec un /r/ final) produits par 3 locutrices parisiennes et 12 locutrices guadeloupéennes de zones lectales différentes afin qu'ils les classent selon qu'ils trouvaient qu'il s'agissait d'un « bon accent français » ou non.

Puis, nous avons analysé l'énergie spectrale de ces 600 /r/ d'après 6 paramètres acoustiques : nombre de passage par zéro, rapport harmoniques/bruit, centre de gravité, coefficient de dissymétrie, coefficient d'aplatissement et écart-type.

Nos résultats ont montré que l'écart-type de l'énergie spectrale (la diffusion de l'énergie) et le nombre de passage par zéro (taux de friction) du /r/ seraient les principaux indices acoustiques qui permettraient de distinguer premièrement l'accent français de Paris de celui de la Guadeloupe et deuxièmement, des parlers guadeloupéens de zones lectales différentes.

Aussi, plus l'écart-type de l'énergie et le nombre de passage par zéro du /r/ sont élevés, plus l'auditeur a l'impression d'un « bon accent français ».

D'après cette étude, sur la seule base de l'écart-type et du nombre de passage par zéro de l'énergie de la variante du /r/ utilisée par un locuteur, il serait possible de déceler son « origine » géographique et lectale.

Vincent ARNAUD

Dynamique spectrale et perception des voyelles orales québécoises produites isolément

À partir des années 1970, différentes recherches sociophonétiques consacrées aux caractéristiques des voyelles québécoises ont émergé (Deshaies-Lafontaine, 1974 ; Cedergren *et al.*, 1981 ; Paradis, 1985), mais parmi ces études, seul Paradis (1985) a étudié la structure acoustique des voyelles orales et nasales. Les aspects acoustiques des voyelles orales québécoises ont par ailleurs été examinés par Santerre (1971), Dolbec *et al.* (1993) et plus récemment Martin (1998, 2002). Dans ces travaux, les voyelles ont essentiellement été caractérisées et représentées par F1 et F2 estimés en un seul et unique point de mesure. Or, F3 et la f_0 jouent également un rôle lors de la perception des timbres vocaliques du français (Ménard *et al.*, 2002 ; Gendrot *et al.*, 2008). De plus, de nombreuses études essentiellement consacrées à la langue anglaise soulignent que la prise en compte des modifications acoustiques se manifestant durant la production des voyelles a un impact sur leur perception (Nearey et Assmann, 1986; Hillenbrand *et al.*, 1995 ; Morrison et Assmann, 2011).

S'inscrivant dans le sillage de ces études portant sur le VISC (*vowel inherent spectral change*), cette contribution propose une description acoustique des principaux timbres des voyelles orales québécoises prenant en compte leur durée et les modifications acoustiques se manifestant durant leur production. Enregistrées en chambre anéchoïque, les données ont été récoltées lors d'une tâche de lecture oralisée. Les voyelles apparaissaient dans une phrase porteuse du type : *Dans poux, tu dis ou.* L'expérimentateur simulait le fait que la voyelle finale n'avait pas été entendue. Le témoin devait alors répéter ce segment de façon isolée. Seule la production isolée a été retenue. Chacune des voyelles isolées a été répétée deux fois. Le timbre de ces quelque 620 occurrences produites par 28 étudiants universitaires originaires des villes de Québec et de Saguenay a été identifié par accord inter-juges (trois juges francophones natifs du Québec ayant un niveau avancé en phonétique). Ces occurrences ont été caractérisées par leur durée, la f_0 et F1, F2 et F3 à l'*onset* et à l'*offset*, à 5%, 10%, 20%, 25%, 50%, 75%, 80%, 90% et 95% de la durée vocalique. Une série d'analyses discriminantes nous permettra d'évaluer le degré d'adéquation entre l'étiquetage issu de l'évaluation auditive des juges et l'étiquetage prédit en fonction de différentes combinaisons de paramètres acoustiques. Les résultats préliminaires questionnent les paramétrisations statiques des voyelles françaises (en Hz et en Bark) et plaident en faveur d'une analyse dynamique des contrastes vocaliques.

Mathieu AVANZI, Jean-Philippe GOLDMAN, Isabelle RACINE & Sandra SCHWAB

Etude acoustique de l'accentuation pénultième en français de Suisse romande

L'objet de cette contribution est de procéder à une étude acoustique de l'accentuation des pénultièmes en français de Suisse romande. L'accentuation des syllabes pénultièmes est un phénomène important impliqué dans la reconnaissance du caractère « régional » des variétés de français parlé hors de France (Carton 1986) et notamment

des variétés romandes (Andreassen *et al.* 2010). Du point de vue acoustique, les syllabes pénultièmes accentuées sont généralement décrites comme faisant l'objet d'un allongement significatif et d'un mouvement mélodique majeur (Métral 1977 ; Carton 1986 ; Hambye & Simon to appear). Or, une telle supposition n'a pas encore, à notre connaissance, fait l'objet de validations empiriques.

En vue d'examiner cette question, nous avons sélectionné, dans le corpus du projet PFC (Durand *et al.* 2009), des extraits de conversations issus de deux régions suisses (Neuchâtel et Sierre) et de Paris. Pour chacune des trois variétés, trois minutes des productions de quatre locuteurs masculins, répartis selon deux tranches d'âge (30/40 ans et 60/70 ans) ont été transcrites. Ce corpus d'environ 36 minutes a été aligné en phonèmes, syllabes et mots graphiques à l'aide d'*EasyAlign* (Goldman 2007) sous *Praat* (Boersma & Weeninck 2011). Le repérage des groupes accentuels a ensuite été effectué à partir de l'identification des mots lexicaux et des morphèmes grammaticaux qui en dépendent, et en fonction du caractère proéminent de leur syllabe finale.

Nous avons retenu, pour la comparaison entre les trois variétés, les groupes accentuels composés de trois syllabes au moins, et exclu les groupes accentuels où la pénultième était précédée ou suivie d'une disfluente. D'une part, pour chacune des trois dernières syllabes des groupes accentuels ainsi identifiés, nous avons mesuré : (i) la durée de la syllabe calculée par rapport à la durée de l'ensemble du groupe accentuel; (ii) la hauteur moyenne de la syllabe calculée relativement par rapport à la hauteur moyenne de la syllabe qui précède et de celle qui suit ; (iii) l'amplitude de la montée intravocalique, le cas échéant. D'autre part, nous avons demandé à trois juges experts de procéder au repérage des syllabes pénultièmes accentuées et non accentuées.

Des analyses de régression multiple permettront d'une part d'examiner l'interrelation de l'origine et de l'âge des locuteurs sur le caractère accentué ou non de la syllabe pénultième et, d'autre part, de déterminer les paramètres acoustiques prépondérants dans la perception des pénultièmes.

Alice BARDIAUX & Philippe BOULA DE MAREÛIL

Perception d'accents de France, de Belgique et de Suisse par des Français et des Belges

Les accents régionaux sont une manifestation majeure de la variation dans la façon de parler. Des études antérieures ont cependant mis en évidence la difficulté à discriminer finement différents accents. Le présent travail s'appuie sur ces études pour cerner divers facteurs susceptibles d'influencer la perception d'accents régionaux de France, de Belgique et de Suisse. Un test perceptif a été mené auprès de 25 auditeurs français (de la région parisienne) et de 25 auditeurs belges francophones. Fondé sur des échantillons de parole de trois zones de France, trois zones de Belgique et une zone de Suisse romande, ce test comportait une tâche d'évaluation du degré d'accent et une tâche de catégorisation forcée. Le corpus expérimental était constitué d'enregistrements collectés en Vendée, en Languedoc, en Alsace, en Suisse romande, dans l'est, le centre et l'ouest de la Belgique (respectivement à Liège, Gembloux et Tournai). Dans chaque point d'enquête, 4 locuteurs ont été sélectionnés (un homme et une femme de 30–60 ans, un homme et une femme de plus de 60 ans). Pour chaque

locuteur, nous avons retenu une phrase lue et un extrait de parole spontanée (chacun d'une dizaine de secondes). Les accents ont, en moyenne, été jugés plutôt forts (3,0/5 pour les auditeurs français, 2,7/5 pour les auditeurs belges). Même si les accents de Belgique ont été jugés moins forts par les auditeurs belges que par les auditeurs français, globalement, la différence n'est pas significative entre les degrés d'accent attribués par ces deux groupes de sujets. En revanche, l'origine géographique des auditeurs a un effet significatif sur l'identification des accents. Le taux d'identification correcte est en moyenne de 36 % pour les auditeurs français, de 44 % pour les auditeurs belges. Les points d'enquête de Liège, Gembloux et Tournai (Belgique) sont souvent confondus entre eux, mais si on compte comme correcte n'importe laquelle de ces trois réponses, le taux d'identification comme belge est de 49 % pour les auditeurs français et de 77 % pour les auditeurs belges. Même si les réponses ne sont pas très précises, l'accent belge est donc remarquablement bien reconnu par les Belges. L'accent méridional reste cependant le mieux identifié. Il n'y a pas ici d'effet significatif de l'âge des locuteurs ni du style de parole, mais le degré d'accent a un impact sur l'identification. Les résultats obtenus seront mis en relation avec les caractéristiques phonétiques des accents étudiés.

Alice BARDIAUX, Anne Catherine SIMON & Jean-Philippe GOLDMAN

L'accent régional dans quatre variétés de français en Belgique : perception du degré d'accent et paramètres prosodiques

Notre étude vise à caractériser prosodiquement les accents régionaux de quatre variétés de français en Belgique, en tenant compte du fait que ces « variétés » ne sont pas nécessairement homogènes ; en effet, chaque locuteur peut avoir un accent régional plus ou moins marqué. À cette fin, nous combinons une approche perceptive des accents régionaux et une analyse acoustique de la prosodie.

D'une part, une étude perceptive menée sur la parole lue de locuteurs masculins issus de 4 villes (Bruxelles, Gembloux, Tournai, Liège) a permis de caractériser le degré d'accent attribué à chaque locuteur pour distinguer les locuteurs ayant une pratique standardisée du français de ceux dont l'accent régional est marqué.

D'autre part, nous réalisons une analyse prosodique de notre corpus, qui se compose de 24 enregistrements (6 locuteurs*4 villes, situation de lecture). Chaque enregistrement a été aligné phonétiquement (phones, syllabes et mots) et découpé en groupes intonatifs (suite de syllabes regroupées par un accent final). Afin de rendre ces groupes intonatifs comparables, nous les catégorisons (i) selon leur configuration tonale (contour continuatif, conclusif, etc.) et (ii) selon leur structure morphosyntaxique (nombre de syllabes, caractère clitique ou plein des mots constituant le GI, position dans la phrase graphique).

Pour caractériser la variation prosodique entre les réalisations de GI, les valeurs suivantes sont calculées : durée relative des syllabes (afin de détecter les allongements marqués de la syllabe initiale, pénultième et/ ou finale), hauteur mélodique relative des syllabes et mouvements mélodiques (contours) sur les syllabes finales. Nous comparons nos résultats à ceux des études existantes sur les variétés régionales du français.

En définitive, cette contribution permet de répondre à la question suivante : les paramètres prosodiques des échantillons considérés comme les plus marqués régionalement (test de perception) sont-ils mieux discriminés par l'analyse automatique (acoustique) ?

Nadia BEDDA ZEKRI

Problèmes de prononciation et enseignement – apprentissage du FLE à Oued-Souf (Algérie)

Cette contribution présente une partie de ma recherche actuelle qui porte dans le cadre de la préparation d'un doctorat sur « Erreurs et Difficultés d'apprentissage de la langue française chez des lycéens algériens au sud à Oued-Souf ». J'ai entrepris cette recherche pour inventorier et analyser les difficultés rencontrées par les élèves soufis (algériens) et les causes qui provoquent leurs erreurs en français afin d'améliorer l'enseignement/ apprentissage du français en Algérie. De ce fait, je me suis intéressée aux problèmes de prononciation rencontrés par les lycéens Soufis (algériens) car la phonétique reste le premier obstacle à surmonter dans l'apprentissage de la langue.

Il est établi que le lycéen soufi se trouve partagé entre les deux langues (l'arabe et le français), ne maîtrise réellement ni l'une ni l'autre (surtout quand il s'agit du français) et qu'il utilise un français (cassé) qui ne respecte pas 'la norme', ce qui engendre des blocages linguistiques.

J'aborderai lors de cette communication les problèmes de prononciation de la langue française (l'articulation des consonnes et voyelles, l'enchaînement et la liaison, la mélodie, le rythme, l'accent et le manque des connaissances concernant la ponctuation) à Oued-Souf en analysant le discours épi- linguistique. Mon études est basée sur un corpus recueilli auprès de 108 lycéens soufis de quatre tranches d'âges (enquête par questionnaire portant sur leurs relations avec le français afin de relever les propres difficultés de ces élèves). J'entreprendrai également l'analyse du contenu de leurs discours à partir des enregistrements où chacun est amené à raconter un récit à partir des images en français et en arabe, la durée de ces enregistrements est limitée à 20mn. L'analyse de mon corpus met en valeur les compétences actuelles en français oral des lycéens soufis (algériens).

Jean-David BELLONIE & Roberto PATERNOSTRO

Représentations et perceptions de l'accent antillais et de l'accent parisien en Martinique et en Île-de-France

Dans les départements d'outre-mer français se développent actuellement de nouveaux français régionaux issus du contact entre créole et français : si dans les années 50 de nombreux locuteurs utilisaient encore le créole comme langue première (L1) et un français langue seconde largement marqué d'interférences, ce n'est plus le cas aujourd'hui, les enfants acquérant le français comme L1 (March 1996, Pustka 2007). En outre, on assiste à une stabilisation des usages oraux du français, la raison majeure étant le contact du créole avec la norme écrite scolaire. Il faut également souligner le

rôle important du français parisien auquel les Antillais sont confrontés, surtout par le biais des migrants antillais qualifiés péjorativement de « négropololitains » (environ 400.000 originaires des Antilles en France hexagonale).

Afin de mieux comprendre ce processus d'émergence d'une norme d'usage régionale, il est indispensable de connaître les représentations et perceptions du français parisien et antillais en Martinique et en Guadeloupe. L'enquête présentée ici concerne la Martinique (Bellonie, 2010) et s'inscrit dans le cadre de la linguistique perceptive des variétés (Krefeld/ Pustka 2010), inspirée notamment par la linguistique populaire (p.ex. Preston/ Niedzielski 2000). L'analyse s'appuie sur des méthodes diversifiées (interviews, questionnaires sur les représentations, expériences de perception) à partir d'enquêtes menées en 2006-2007 en Martinique auprès de lycéens (âgés de 16 à 23 ans) et en banlieue parisienne auprès de jeunes migrants antillais âgés d'une trentaine d'années. S'agissant du protocole d'enquête, vingt-cinq stimuli sonores de courte durée ont été proposés aux lycéens (écoute du même passage d'un texte lu proposé dans le protocole du projet P.F.C.). Les informateurs enregistrés étaient soit parisiens (nés et vivant à Paris) soit d'origine martiniquaise (nés et vivant soit en Martinique soit à Paris). Nous ne présenterons au cours de cette communication qu'une partie des résultats et nous nous attacherons à croiser les données perceptives et acoustiques afin de voir la concordance ou le décalage entre ce que les enquêtés perçoivent comme accent régional et ce qu'il en est des réalisations effectives.

Parmi les premiers résultats, on peut évoquer le fait que les Martiniquais stigmatisent p.ex. l'imitation hypercorrecte de l'accent parisien (prononciation de /r/ hypercorrects) par les migrants antillais vivant en France (ils « brodent »), ce qui est interprété comme un rejet de l'identité créole. Alors que les Antillais ont un « accent chantant », le trait permettant la reconnaissance d'un accent parisien est l'insertion fréquente d'un « e » épenthétique pré-pausal.

Soufiane BENGOUA

L'usage du français auprès de jeunes locuteurs algériens entre déformation perceptive et recontextualisation phonétique

Cette communication sera la synthèse de notre travail de recherche en cours sur les variations phonétiques du français chez de jeunes locuteurs algériens. Il s'agit d'une recherche sociophonétique au service de la didactique du français langue étrangère.

Nous jugeons qu'il est non seulement difficile au jeune locuteur algérien de délaissier les automatismes spécifiques à sa langue maternelle dans une situation de plurilinguisme, mais de plus, le contact des langues accroît les risques des dépassements de frontières entre le système phonétique de la langue maternelle et les systèmes des autres langues.

L'étude que nous avons menée sur l'usage du français au travers de 26 comptines dans deux quartiers périurbains en Algérie, nous a permis de constater que le système phonologique du français standard subit des changements à cause de plusieurs variables extralinguistiques à savoir la variable biolectale (relative à l'âge), situationnelle (la situation informelle du jeu) et la variable linguistique (l'intégration

de l'arabe dialectal dans le jeu). Certes, beaucoup de travaux ont été réalisés dans ce sens, mais aucun n'a fait une analyse significative allant à déterminer les causes à l'origine de cette variation phonétique. C'est pourquoi, nous allons essayer de cerner les différents facteurs linguistiques et extra/ non linguistiques déclencheurs de cette variation phonétique du français dans un quartier en Algérie.

Nous essaierons, tout au long de cette communication qui intègre l'axe concernant le rôle de facteurs linguistiques et non linguistiques dans la perception de la variation linguistique en francophonie de répondre à trois questions centrales à savoir comment se réalisent les sons français dans une situation de bi/plurilinguisme. Et si des variables externes, à savoir une mauvaise perception auditive des sons français ou des facteurs sociolinguistiques pourraient générer et régir cette variation phonétique. Enfin, nous verrons comment se réalisent les sons français dans un l'environnement algérien à dominante plurilingue.

Philippe BOULA DE MAREÜIL & Béatrice Akissi BOUTIN

Perception et caractérisation d'accents ouest-africains en français

Le but de cette étude est d'examiner dans quelle mesure divers accents ouest-africains en français peuvent être distingués et de trouver des indices phonétiques les discriminant. Ce travail vise dans un premier temps à déterminer si, en perception, des auditeurs de l'Afrique de l'Ouest sont capables d'identifier l'appartenance ethnolinguistique, le pays de résidence et le niveau d'études de locuteurs akan, bambara, sénoufo, mossi (de langue mooré) et wolof, enregistrés dans les capitales économiques de la Côte d'Ivoire, du Burkina Faso, du Mali et du Sénégal. Une expérience perceptive a été menée, sur la base d'échantillons de parole (une phrase lue et un énoncé spontané), impliquant vingt locuteurs et vingt auditeurs ouest-africains. Il en ressort que les dimensions étudiées sont bien identifiées par les sujets : pour les jeunes locuteurs comme pour les locuteurs plus âgés, en lecture comme en parole spontanée, les résultats sont très robustes. Ils sont de plus assez fidèles à la conscience linguistique auto-évaluée par les auditeurs : quand ceux-ci se déclaraient confiants pour reconnaître les accents en présence, tel a effectivement été le cas. Les accents les mieux reconnus étaient ceux du Sénégal et de Côte d'Ivoire.

Des indices perceptivement saillants, différenciant notamment les accents wolof (Sénégal) et akan (Côte d'Ivoire) ont ensuite été analysés. Des traits suprasegmentaux (différences de fréquence fondamentale sur les polysyllabes) et segmentaux (différentes réalisations du /R/) ont corroboré certaines impressions des auditeurs et/ou connaissances linguistiques sur les systèmes des langues en présence, tandis que le trait subsegmental de VOT (*Voice Onset Time*) ne s'est pas montré discriminant. Les différences les plus importantes qui ont été dégagées concernaient le Sénégal (avec une tendance à l'accentuation initiale suivie de mouvements mélodiques descendants) et la Côte d'Ivoire (avec une tendance marquée à l'élision ou vocalisation du /R/).

Au-delà des mesures instrumentales, le fait que ces deux accents soient les plus distincts (et les mieux identifiés) est à relier à des facteurs sociolinguistiques et sociodémographiques ; mais les spécificités de ces accents ne sont pas imputables aux mêmes processus. En Côte d'Ivoire, le français est largement approprié et nativisé, et

l'accent s'est formé en l'absence d'une langue africaine dominante. Au Sénégal, le wolof joue un rôle essentiel, et des éléments de cette langue ont pu être transférés au contact du français : le wolof, langue sans tons lexicaux, est notamment caractérisé par un accent initial (de mot) qui peut être transmis au français.

Annie BRASSEUR & Lucie MÉNARD

Les marqueurs dialectaux du français québécois : perception de locuteurs québécois

Si plusieurs études ont mis en lumière les principales caractéristiques phonétiques permettant de distinguer le français du Québec (FQ) du français de France (FF), (Charbonneau, 1961; Dumas, 1972; Gendron, 1966; *inter alia*), peu d'études ont été consacrées à l'importance perceptive de ces variantes dans la reconnaissance de ces variétés dialectales. On réfère à ces variantes, dont la perception permet de reconnaître l'origine dialectale du locuteur, par le terme de *marqueurs dialectaux*.

La présente étude vise à déterminer l'importance perceptive de cinq phénomènes phonétiques du FQ, soit l'affrication de /t/ et de /d/, le relâchement de /i/, /y/ et /u/, la postériorisation de /a/, la fermeture de /ɛ̃/ et l'antériorisation de /ã/, dans l'identification de l'accent québécois. Deux corpus d'énoncés de type « Le X₁ est X₂ » ont été produits en FQ et en FF, chacune des huit variantes du FQ pouvant apparaître dans les deux cibles (X₁ et X₂). Ces cibles (*mot* dans le 1^{er} corpus et *logatome* dans le 2^e) ont été manipulées pour obtenir un continuum perceptif allant de l'accent français à l'accent québécois. Les participants (41 locuteurs natifs du français québécois) ont eu pour tâche d'identifier l'origine des locuteurs.

Les résultats ont permis de relier les phénomènes phonétiques étudiés à la perception de la variation dialectale et d'établir une hiérarchie de ces marqueurs dialectaux sur la base de la pertinence perceptive que leur accordent les participants, en tenant compte de leur position dans la phrase et de la présence d'autres marqueurs, et ce dans les deux corpus proposés. Dans un contexte de développement technologique, il est intéressant de constater que le poids perceptif de certaines variantes se mesure autant lors de leur réalisation que lors de leur absence. Le relâchement s'est particulièrement démarqué quant à son poids perceptif, bien que certaines variantes de ce phénomène semblent plus pertinentes, du point de vue perceptif, que d'autres.

Christian GUILBAULT

Représentations et acquisition du français langue seconde en Colombie-Britannique

Il semble indéniable que la perception des accents et les représentations qui en découlent est un phénomène relativement complexe influencé, notamment, par l'expérience personnelle des individus et le contexte socioculturel de la langue étudiée. Dans un cadre pédagogique, il est légitime de s'interroger sur l'influence que ces représentations ont sur l'acquisition de la langue elle-même par les apprenants, particulièrement en contexte minoritaire et plurilingue comme celui de la Colombie-Britannique où plusieurs variétés du français se côtoient, avec un statut différent, et dans un contexte législatif particulier. Cette présentation examinera la relation entre

ces représentations chez un groupe d'apprenants du français langue seconde et leur acquisition de cette langue à partir d'un test de perception de plusieurs variétés du français. L'exposé nous permettra notamment de mettre en évidence l'importance relative de quelques traits jugés typiques de certaines variétés et il nous mènera à une réflexion sur le choix d'une norme pédagogique adéquate au contexte de l'étude.

Paul IVERSON

Methods to assess accent in perception and production

This talk will describe new methods to assess accent in perception and production. For perception, we've been developing methods to include multidimensional phonetic detail within vowel space maps of best exemplars. Such multidimensional variation creates large stimulus sets, which require efficient methods to allow listeners to navigate through the stimulus space. For production, we've been adapting speech-technology methods to allow us to assess accent across relatively large corpuses, in ways that normalize for acoustic factors that are not relevant to accent. These methods will be discussed within the context of a series of studies examining speech-in-noise recognition by second-language speakers.

Chantal LYCHE & Guri BORDAL

Le rôle de la prosodie dans la reconnaissance d'accent : le cas du français de Bamako

La prosodie joue un rôle indéniable dans la reconnaissance de langues, dialectes et accents (Piske, MacKay & Flege 2001), mais peu d'études lui ont été consacrées (voir cependant Boula de Mareüil & Vieru-Dimulescu 2006, Kaglik & Boula de Mareüil 2009, par ex.). En Afrique, où le français est majoritairement la L2 des locuteurs, certaines études récentes suggèrent que la prosodie contribue à l'identification de l'origine linguistique des locuteurs. Au Mali, un test de perception a montré que la prosodie est souvent mentionnée comme un indice important pour la reconnaissance de la L1 des locuteurs (Lyche & Skattum 2010). Boula de Mareüil & Boutin (2012) mettent également en exergue des patrons prosodiques spécifiques chez les Wolofs (Sénégalais), le wolof n'étant pas une langue à tons. Dans ce travail, nous étudierons le rôle effectivement joué par la prosodie dans la détection de la L1 chez quelques locuteurs de français à Bamako. Nous faisons l'hypothèse que (1) les locuteurs projettent sur le français les traits caractéristiques de la prosodie de leur L1 et que (2) la reconnaissance de la L1 par les auditeurs est proportionnelle au degré de maintien de cette prosodie.

Les extraits d'une minute de parole spontanée de six locuteurs de trois L1 typologiquement éloignées (Bambara, Songhay et Tamasheq) ont été analysés. Pour chaque langue, nous avons sélectionné le locuteur le mieux identifié au sein de son groupe et le locuteur le moins bien identifié. Les données ont été traitées par le logiciel *ANALOR* (Avanzi *et al.* 2008) pour la détection automatique des proéminences et leurs corrélats acoustiques. L'hypothèse de transfert se voit confirmée par la persistance chez les locuteurs reconnus de caractéristiques prosodiques de leur L1 (tendance à

accent contrastif pour les locuteurs de Songhay et de Tamasheq, à un système tonal chez les locuteurs de Bambara) alors que les locuteurs non reconnus segmentent leurs périodes en syntagmes accentuels (Jun & Fougeron 2002). Notre deuxième hypothèse, en revanche, ne se trouve pas validée : la détection correcte de la L1 dépend principalement de la combinaison de caractéristiques prosodiques et de traits segmentaux.

Aldjia OUTALEB-PELLÉ

Le français d'Algérie. Étude de la variation phonétique

Lorsque des natifs surprennent des étrangers parlant leur langue maternelle, il est souvent aisé, pour eux, de détecter dans leur prononciation ce qui s'appelle un « accent étranger » car il s'agit de traits plus « difficiles » à acquérir que le vocabulaire, la syntaxe et la morphologie.

De ce point de vue, nous savons pertinemment que la langue maternelle joue un rôle important dans la production orale des langues étrangères et l'apprentissage de la prononciation implique l'acquisition d'un grand nombre de structures phonétiques et phonologiques.

Le but principal de cette communication est de décrire et analyser la manière dont la langue maternelle influence la prononciation de la langue étrangère. Pour ce faire, nous allons examiner les caractéristiques structurales de la langue maternelle et ses effets sur la prononciation de la langue étrangère. La langue maternelle des locuteurs est le kabyle, une langue marginalisée, le français étant la première langue étrangère enseignée à l'école algérienne.

Dans le cadre de notre étude, nous nous poserons les questions suivantes :

- Quels types de phonèmes présentent des difficultés à ces locuteurs étrangers ?
- Quels sont les types d'erreurs produits ?
- Qu'est-ce qui a pu provoquer ces erreurs ?

Pour y répondre, nous mènerons une analyse contrastive des deux langues suscitées et nous effectuerons une description et une analyse auditives d'un texte français lu par des élèves de classes de terminale.

Massimo PETTORINO, Anna DE MEO, Marilisa VITALE & Giovannella FUSCO GIRARD

Perception of selected French accents by Italian prospective and practicing teachers of French as Foreign Language: comprehensibility and attitudes

This study will investigate the reactions of Italian prospective and practicing teachers of French as Foreign Language (FFL) towards selected French accents. In particular it will focus on comprehensibility, recognition and acceptance of varieties of spoken French, in order to assess if those judgements are influenced by socio-cultural factors.

A hundred fifty university students, prospective teachers of French, with different level of competence of FSL (B1, B2, and C1 of CEFR), and thirty practicing teachers will listen to audio recordings of the same passage - a dialogue - read by male and

female native speakers from each of the following accent groups: Parisian French, Belgian French, Swiss French, Italy Aostan French, Canadian French, Tunisian French, and Senegalese French. Listeners will be asked to:

- specify how long and where they have studied French language;
- indicate francophone countries where they have been and how long;
- mark their learning motivation: instrumental or internal;
- assess the comprehensibility of the utterance, i. e. estimate the difficulty in understanding the utterance, on a three-point scale (low, medium, high);
- identify the origin of each French speaker choosing among a list of possibilities consisting of all the French varieties actually considered for the present study and one distractor, i.e. Martinique French;
- express their attitude towards the different accents (positive or negative).

Results of perceptual tests will be experimentally verified through spectrographic analysis, in order to verify which acoustic features have relevance on listeners' judgments about comprehensibility and accent identification. On the suprasegmental level, prosodic cues will be calculated (Articulatory Rate, Speech Rate, Pitch Range, Frequency of silences, percentage of Silence). On the segmental level, the spectrographic analysis will point out the different articulatory gestures employed in the production of consonants and vowels.

Finally, data concerning listeners' attitudes will be analyzed in connection to accent identification results so to determine if there are socio-cultural factors, related to preferences of French accents, which influence the selection of a pronunciation model for the FFL classroom.

François POIRÉ & Jeff TENNANT

D'une variété de français à l'autre : comment les acteurs québécois s'adaptent au français européen et comment ils sont perçus?

Depuis au moins deux décennies, certains acteurs québécois poursuivent aussi une carrière en France, en particulier au cinéma. Dans la vaste majorité des cas, et ce contrairement à ce qui se passait antérieurement, ils ne jouent pas le Québécois de passage en sol européen mais bien un personnage français parmi d'autres. Dans cette étude de nature sociophonétique et perceptuelle, nous comparons les deux 'accents' de deux de ces acteurs (Yves Jacques et Marie-Josée Croze) selon la variété de français utilisée d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique pour les besoins d'une production cinématographique donnée. Pour chacun de ces deux acteurs, nous avons choisi quatre films (deux productions canadiennes et deux européennes) et avons extrait et retranscrit les trames sonores de leurs personnages. Le travail d'analyse se fait ensuite en trois étapes. Premièrement, nous comparons la réalisation des voyelles (structure formantique, durée et désonorisation) dans les deux variétés à l'aide des logiciels *Praat* et *NORM*. Cette étude acoustique permet d'établir la dispersion formantique des voyelles orales dans les deux variétés utilisées et de porter une attention particulière à certains phénomènes phonétiques tels le relâchement des voyelles fermées en syllabes fermées ([vit] au lieu de [vit], *vite*, la réduction et la syncope totale de la même classe de voyelles (dans les mêmes contextes qui favorisent la syncope du schwa) et le

maintien de certaines oppositions comme [a] et [ɑ] et [ɛ] et [ɛ:] (*mettre* et *maître*), typiques de l'accent québécois et pratiquement disparues en France. La longueur phonologique et l'allongement des voyelles par les fricatives sonores et le [R] retiennent aussi notre attention en raison de la diphtongaison qui en découle souvent. Dans un second temps, une tâche de perception construite à partir d'extraits de ces mêmes bandes sonores est menée auprès de sujets tant québécois que français. Ces courts extraits, variant du mot simple à la courte phrase, couvrent la totalité des systèmes vocaliques des deux variétés et contiennent aussi les contextes demandant le plus d'attention lorsqu'il s'agit de masquer un accent québécois (ou si l'on préfère, de produire un accent français). Finalement les résultats de la tâche de perception sont analysés à la lumière de l'étude acoustique initiale. Nous discutons ces résultats en tentant de répondre à la question suivante : Passe-t-on d'un 'accent' à l'autre en éliminant des traits dialectaux, en réalisant des cibles articulatoires étrangères à notre accent initial ou encore par un mélange des deux stratégies?

Isabelle RACINE, Sandra SCHWAB & Sylvain DETEY

Accent(s) suisse(s) ou standard(s) suisse(s) ? Approche perceptive dans quatre régions de Suisse romande

L'objectif de cette étude est d'examiner la perception, par des auditeurs locaux, des différents accents suisses romands, comparée à celle de la variété parisienne, reconnue comme « standard » par les auditeurs français (Detey & Le Gac, 2008). Au niveau perceptif, le français de Suisse romande semble clairement identifiable sur le plan phonique. Boula de Mareuil *et al.* (2008) ont en effet montré que, sur six variétés régionales (5 françaises et 1 vaudoise) soumises à des Français, la variété vaudoise obtient le meilleur taux d'identification. Toutefois, les travaux descriptifs ont montré que, tant au niveau segmental que suprasegmental, il n'existe pas un seul français homogène en Suisse mais bien différentes variétés possédant chacune ses propres caractéristiques (voir Andreassen *et al.* 2010 ; Racine & Andreassen, à paraître). Or, à notre connaissance, aucune étude n'a examiné de manière empirique la question de la perception de ces différentes variétés par des auditeurs locaux. En outre, étant donné que les Romands entretiennent un rapport ambigu avec leur(s) variété(s), qu'ils valorisent et déprécient à la fois (Singy, 1996 ; Matthey, 2003), il nous semble également intéressant de comparer les jugements des Romands sur les différentes variétés romandes à ceux qu'ils portent sur la variété « standard ».

Dans cette étude, 12 auditeurs de quatre régions de Suisse romande (Fribourg, Neuchâtel, Vaud et Genève) ont jugé les productions de deux mots isolés (*épais/épée*) ainsi que d'une phrase lue, produits par 6 locuteurs (3 hommes et 3 femmes issus de 3 régions : Neuchâtel, Genève et Paris). Ces données sont tirées d'une étude plus large comportant également des stimuli belges, canadiens et africains, tous extraits de la base de données du projet PFC (Durand *et al.*, 2002 & 2009). Dans la première partie, les auditeurs ont dû indiquer, pour chaque stimulus, si la prononciation était identique à leur propre prononciation. Après une deuxième écoute, ils ont dû estimer si cette prononciation était celle du français internationalement reconnu comme « standard » et, enfin, dans la troisième partie, si cette prononciation était celle du français reconnu

comme « standard » dans le cadre de leur vie quotidienne. Pour chacune des questions, les auditeurs disposaient d'une échelle allant de 1 (= Absolument pas) à 5 (= Absolument). Des analyses statistiques permettront de déterminer l'existence d'une éventuelle norme endogène et d'examiner le statut, en Suisse, de la variété parisienne reconnue comme « standard » par des auditeurs français.

Wim REMYSEN & Caroline ÉMOND

La voyelle /ã/ en français montréalais : considérations stylistiques et perceptuelles

La prononciation des voyelles nasales figure parmi les traits phonétiques les plus typiques du français du Québec. La variété québécoise se démarque notamment par le maintien des quatre nasales qui, par ailleurs, ont parfois des caractéristiques articulatoires et une durée particulières (y compris la possibilité de se diphtonguer). L'originalité de ce système peut aller jusqu'à entraîner occasionnellement une confusion certaine dans la communication entre Français et Québécois.

Dans cette communication, nous nous intéresserons à la réalisation de la voyelle /ã/, considérée par certains comme le trait nasal le plus particularisant de la langue des Québécois (Léon, 1983). En français québécois, la voyelle nasale postérieure /ã/ est souvent antériorisée en [ã] en parole spontanée (Thomas, 1986) et lorsqu'elle se trouve en syllabe ouverte accentuée (Gendron, 1966). Notre intérêt pour cette variable, souvent écartée dans les travaux socio-phonétiques récents qui s'intéressent à la langue au Québec (Reinke, 2005), s'explique par un triple constat : 1° certains observateurs ont souligné que la variante antérieure [ã] est moins courante chez les locuteurs plus scolarisés (Ostiguy et Tousignant, 2008 : 120), mais cette affirmation n'a pas été étudiée de façon systématique ; 2° même si la variante [ã] ne semble pas ouvertement donner lieu à des évaluations négatives (Tremblay, 1990 ; voir toutefois Reinke, 2000), certains locuteurs tendent à l'éviter en contexte plus formel (Émond, 2005) ou encore sous-estiment l'utilisation qu'ils en font (Martin *et al.*, 2001) ; 3° nos propres observations sur le terrain portent à croire que la variante antérieure n'est pas utilisée dans les mêmes contextes chez les locuteurs montréalais plus jeunes (moins de 25 ans) et chez les plus âgés.

Ces observations tendent à montrer une utilisation de la variable /ã/ qui est investie de valeurs sociales et stylistiques en français québécois. L'objectif de notre communication est de vérifier l'incidence de facteurs sociaux et stylistiques sur l'utilisation de la nasale /ã/ et de décrire par une analyse acoustique sa distribution selon ces deux axes. Nous présenterons les résultats d'une étude préliminaire basée sur une enquête sociolinguistique (entrevue semi-dirigée, épreuve de phrases à trou et lecture d'un texte) menée à Montréal auprès de 20 locuteurs et locutrices de classes sociales comparables et appartenant à deux groupes d'âge différents (18-25 ans et 45 ans et plus). Les réalisations de la nasale /ã/ donneront lieu à deux types d'analyse, variationniste et phonétique, de façon à mieux dégager les caractéristiques de cette variable.

Caroline TREMBLAY & Wim REMYSEN

Accents québécois : usage et perception du /R/ palatalisé à Havre aux Maisons (Îles-de-la-Madeleine)

Les Îles-de-la-Madeleine sont un terrain fertile pour l'étude de la variation du français au Canada. En effet, bien que l'archipel situé dans le golfe du Saint-Laurent appartienne au Québec, son histoire est intimement liée à celle des régions francophones situées dans les provinces à l'est du Québec, connues sous le nom d'Acadie. C'est ce qui explique que les Madelinots parlent une variété de français acadien, semblable à maints égards à celles qui ont cours au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Écosse (voir Verreault et Lavoie, 1996). Toutefois, la variété des Madelinots est de plus en plus influencée par celle qui a cours au Québec.

On observe aux Îles plusieurs particularités linguistiques régionales, notamment sur le plan phonétique (voir Falkert, 2010), lesquelles alimentent largement le discours métalinguistique des Madelinots et des visiteurs. Parmi ces traits, les différentes variantes du phonème /R/ sont particulièrement intéressantes, car elles constituent dans la communauté madelinienne de véritables stéréotypes que les locuteurs attribuent à des localités précises (voir Falkert, 2009). Notre communication portera sur l'une d'entre elles, la variante palatalisée, qui est généralement associée aux locuteurs de Havre-aux-Maisons, une des îles de l'archipel. Nous présenterons des résultats d'une enquête sociolinguistique réalisée à l'été 2010 auprès de 21 locuteurs natifs de cette île (corpus de 5 heures) et consacrée à leurs représentations de la variété de français parlée aux Îles-de-la-Madeleine. Les entrevues semi-dirigées avaient entre autres pour objectif d'étudier la réalisation et la perception de la variante palatalisée de /R/ chez les locuteurs originaires de Havre-aux-Maisons. Grâce à ce corpus, nous avons pu constater la vitalité de cette variante de prononciation et recueillir de l'information sur les représentations linguistiques relatives à cette variante. Nous proposons donc une double analyse portant d'une part sur les contextes de réalisation du /R/ palatalisé en fonction de facteurs sociostylistiques, et d'autre part sur le discours métalinguistique concernant cette particularité et sa valeur identitaire.

Nadine VINCENT

Influence de l'oral sur l'écrit : le cas du t final en français québécois familier

Qu'est-ce qu'un accent? La somme de particularités de prononciation, modulées par une prosodie déterminée. Si certaines de ces particularités sont difficiles à identifier, d'autres sont à ce point marquées qu'elles sont transférées à l'écrit pour reproduire la langue orale. L'accent devient donc lisible, décodable, reproductible. Dans la présente communication, nous nous proposons d'étudier le cas du *t* final chez les auteurs québécois (essayistes, romanciers, dramaturges, auteurs de chansons). Alors qu'en langue orale québécoise standard, « on a éliminé le /t/ final traditionnel de mots fréquents comme nuit, lit, etc. » (Dumas, 2011), ce *t* demeure très vivant dans la langue familière, au point où les auteurs le transposent à l'écrit pour marquer ce niveau de langue. En effet, « la prononciation de *t* final en québécois [est] l'un des traits les plus typiques de ce parler » (Juneau, 1972 : 188). « La seule contrainte linguistique

semble être qu'un [t] final, orthographique ou non, ne peut être prononcé que s'il est précédé d'une voyelle » (Dargnat, 2006 : 205).

Nous nous intéresserons uniquement aux cas où la prononciation a influencé la graphie pour rendre obligatoirement prononçable le *t* final déjà présent (« bout » écrit *boute* ou *boutte*, « lit » écrit *litte*, « nuit » écrit *nuite* ou *nuitte*, « plat » écrit *plate* ou *platte*, « tout » écrit *toutte*, etc.). ou pour ajouter un *t* final prononçable à des mots qui n'en contiennent pas (« ici » écrit *icite* ou *icitte*). Enfin, nous aborderons le phénomène de l'intensification apportée par ce *t* final, et qui permet la création de nouveaux mots (« boue » : *bouette*, « froid-frais » : *frette*, « laid » : *laitte*).

Si certaines de ces graphies sont d'origine dialectale (*icitte* et *frette*, notamment), d'autres sont plus directement nées de l'influence de l'oral sur l'écrit. Elles permettent aujourd'hui qu'un accent puisse « se lire » et assurent pour demain la mémoire de ces faits de langue dans un univers en constante transformation.